SAMAH
KARAKI

CONTRE LES FIGURES D'AUTORITÉ

COMMENT NOTRE CERVEAU SE LAISSE SÉDUIRE PAR LES AUTEURS, LES GÉNIES, LES HÉROS...

RUE DE L'ÉCHIQUIER

INTRODUCTION

POURQUOI CROIRE EN UN AUTEUR ?

Dans une librairie, vous hésitez entre deux livres. L'un est signé par un nom que vous connaissez, récompensé par un prix prestigieux, doté d'un visage familier, d'une couverture annotée par un critique renommé. L'autre ne vous dit rien. Ni l'auteur, ni le titre, ni le graphisme ne vous évoquent quoi que ce soit. Aucune reconnaissance immédiate. Vous feuilletez à peine quelques pages, puis vous reposez le second. Vous ne l'avez pas vraiment choisi ni vraiment rejeté. Vous avez simplement suivi un pli mental, un automatisme perceptif, un script social bien rodé. Ce geste banal, presque imperceptible, est une métaphore aiguë de notre lien à la culture, aux récits, aux figures d'autorité. Il résume ce que nous appelons souvent liberté de goût : un agencement de préférences largement orientées, modulées, précodées. Persuadés d'agir librement, nous ne faisons, par ce geste, que réactiver les suggestions intégrées à notre environnement, à notre langage, à notre mémoire sociale. Le pouvoir, ici, ne passe plus par la force, mais par la narration : il agit en se faisant oublier, en se déguisant en voix intérieure.

Mais pourquoi ce nom, sur cette couverture, produit-il une telle différence de réaction ? Pourquoi la signature transforme-t-elle notre perception, notre curiosité, notre confiance même ? Ce livre part d'une question simple en apparence : pourquoi réagissons-nous différemment à une œuvre signée et à une œuvre anonyme ? Cette question n'est pas seulement artistique. Elle engage la psychologie, les neurosciences, la politique et l'économie des signes. Elle interroge à la fois ce que nous faisons – culturellement – de ceux qui parlent à notre place et ce que notre cerveau fait de leur présence. Elle engage nos jugements, nos désirs, notre mémoire et notre capacité à construire des futurs esthétiques, éthiques et politiques différents. Car croire en un auteur, c'est déjà obéir. Derrière chaque nom propre, chaque signature, chaque visage médiatique se rejoue un processus d'hypnose douce, un appel à suspendre notre jugement, à laisser une autorité organiser notre perception du monde.

Mais cette logique ne s'arrête pas à la littérature ou à l'art. Elle s'étend aux héros, aux génies, aux leaders charismatiques, à toutes ces figures que nous chargeons d'un pouvoir symbolique et cognitif démesuré. Le héros politique, le scientifique visionnaire, l'entrepreneur prophète ou le sportif « légendaire » obéissent à la même structure mentale : nous projetons sur eux la cohérence et la maîtrise que nous désirons pour nous-mêmes. Leur prestige devient une prothèse psychique. Nous croyons en eux comme nous croyons en un auteur : parce que leur nom agit comme un raccourci de confiance et de sens. Le cerveau aime les hiérarchies parce qu'elles réduisent l'incertitude. Et dans un monde saturé de complexité, ces noms brillent comme des points fixes, des balises de certitude affective dans le brouillard du contemporain.

La fascination pour le génie relève du même mécanisme. D'Isaac Newton à Steve Jobs, de Mozart à Beyoncé, de Simone de Beauvoir à Elon Musk, nous cherchons dans la figure d'exception la promesse d'une transcendance humaine. Nous ne voyons plus seulement des individus, mais des incarnations d'un possible gigantesque. Le génie, comme l'auteur, condense l'énergie d'un collectif dans un nom propre. Il cristallise l'admiration et l'identification, jusqu'à devenir un substitut de foi. Ce n'est plus seulement de la reconnaissance, c'est une forme d'adoration cognitive : un culte laïc du charisme.

Dans un monde où les frontières entre humains, algorithmes, collectifs et environnements se brouillent, continuer à sacraliser l'auteur comme figure unique, centrale, visionnaire peut réduire notre capacité à accueillir la complexité. C'est là que l'auteur devient un filtre, voire un obstacle. Non plus l'inventeur du sens, mais un écran entre l'œuvre et le monde. De la même manière, le héros ou le génie deviennent des récits de remplacement : des images stabilisantes que notre culture érige pour conjurer le désordre. Mais ce qu'ils rassurent, ils le limitent aussi. Car la croyance dans la singularité absolue masque les interdépendances, les héritages, les chaînes de transmission invisibles.

La question n'est donc pas : faut-il abolir l'auteur ? Mais plutôt : à quelles conditions l'auteur peut-il rester une fiction féconde, et pour qui ? À quelles conditions le héros peut-il redevenir un relais plutôt qu'un sommet ?

Avant d'exposer l'étendue symbolique ou culturelle de ce phénomène, je veux révéler comment il s'incarne dans notre système nerveux lui-même. Car ce que nous appelons « auteur », « réputation », « nom célèbre » agit comme un raccourci cognitif, une balise affective, un signal de confiance. Le nom

ne désigne pas seulement une personne, il active un faisceau d'attentes, de promesses et d'émotions associées. Il guide notre attention, modifie notre perception et oriente notre plaisir, souvent à notre insu. Ce n'est pas un goût pour la célébrité, mais une configuration cérébrale ancestrale, façonnée pour répondre à des signaux d'autorité ou de fiabilité.

Croire en un nom, c'est activer dans le cerveau les circuits mêmes du plaisir et de la récompense. Croire en un auteur, un génie ou un héros, c'est céder à une forme d'économie cognitive : une manière rapide, efficace, mais biaisée, de donner du sens au monde. Et tant que nous n'aurons pas compris comment ces figures s'impriment en nous, nous continuerons de confondre le pouvoir avec le charisme, la valeur avec la visibilité, la beauté avec le prestige.

Ce que les neurosciences révèlent aujourd'hui à propos de la perception du prestige, de la signature ou de l'autorité n'est que la version neuronale d'un vieux récit culturel : celui de la transcendance incarnée. Depuis des millénaires, les sociétés humaines cherchent à loger le sens, la puissance et la vérité dans des figures d'exception – prophètes, poètes, héros, rois, inventeurs ou artistes. Nos circuits cérébraux ne font que rejouer, à l'échelle intime du cortex, un scénario collectif plus ancien : celui qui consiste à déléguer l'origine du sens à un nom propre, à une voix singulière ou à une autorité supposée supérieure.

L'auteur moderne, le génie romantique ou le héros contemporain ne surgissent donc pas dans le vide. Ils sont les héritiers sécularisés des anciens médiateurs du sacré. Si notre cerveau réagit au prestige comme à une récompense, c'est parce que la culture lui a appris à le faire. Celle-ci a peu à peu transféré le pouvoir du divin vers l'humain, du miracle vers le talent, de la révélation vers l'inspiration. Ce

que la religion appelait « grâce », la modernité l'appelle « génie ». Ce que le mythe nommait « élu », la critique le nomme « auteur ».

Notre fascination pour les figures d'exception – qu'elles soient politiques, scientifiques ou artistiques – repose sur cette même infrastructure symbolique : la croyance qu'une part de vérité ou de beauté ne peut advenir qu'à travers un individu singulier. Le cerveau, comme la culture, cherche des visages où ancrer la complexité. C'est cette continuité souterraine qui explique pourquoi nous aimons tant les noms : ils condensent le mystère du monde en une forme humaine, reconnaissable et rassurante.

Mais pour comprendre comment ces figures d'autorité s'enracinent dans notre imaginaire collectif, revenons en arrière. Loin derrière les modernités artistiques et les théories du sujet, c'est dans l'histoire longue des représentations culturelles que s'est formé ce réflexe de croyance. Avant d'être un propriétaire de texte, un penseur du style ou un modèle de liberté, l'auteur fut un canal – comme le héros fut un signe du divin, et le génie, un messager des forces supérieures.

C'est à cette généalogie du prestige et de la singularité que s'attelle le chapitre suivant : une traversée des héritages spirituels, sociaux et symboliques qui ont façonné notre manière de croire en l'exception.